

Notes de lecture

Thomas TUFTE

*Living with the Rubbish Queen. Telenovelas,
Culture and Modernity in Brazil*

Luton (G.-B.), University of Luton Press,
2000, 277 p.

Dans cet ouvrage, rédigé en anglais, l'auteur (un anthropologue danois) nous présente les résultats d'une enquête de terrain effectuée sur l'usage des *telenovelas* au Brésil au début des années quatre-vingt-dix, avec le souci constant de les mettre en perspective du point de vue théorique et méthodologique grâce à sa connaissance approfondie de la littérature dans ce domaine.

Une *telenovela* est un produit télévisuel du genre série, fabriqué de façon industrielle en Amérique latine (Brésil, Mexique et Venezuela essentiellement) et littéralement taillé sur mesure pour répondre de façon étroite aux besoins et attentes des publics latino-américains. Les *telenovelas* sont exportées dans le monde entier et notamment en Afrique de l'Ouest où j'ai eu l'occasion récemment d'étudier les modalités de leur réception au Sénégal.

L'auteur commence par faire un historique des théories relatives aux médias visuels et à la communication qui se sont succédé sur le continent latino-américain de 1960 à nos jours. Chemin faisant, il cite de nombreux travaux latino-américains (brésiliens mais aussi mexicains, colombiens, vénézuéliens, etc.) qui attestent de l'ancienneté et de la vitalité de la réflexion dans ce domaine, contrairement à ce que l'on peut observer en Afrique, où les études sur les médias visuels sont quasiment inexistantes, surtout du côté francophone, alors même que les sociétés africaines sont travaillées de longue date par la photographie et le cinéma et que la télévision y connaît un essor remarquable.

Parmi les raisons invoquées par l'auteur pour expliquer cette riche production latino-américaine, j'ai retenu : d'une part, le développement rapide et important de la télévision en Amérique latine où elle joue un rôle central dans les recompositions sociales et identitaires, d'autre part, le fait que la culture populaire – dont les médias font partie intégrante – est devenue un champ de recherche privilégié pour les chercheurs latino-américains, avec une focalisation sur la vie quotidienne en tant que matrice de production de sens et de formation des identités.

Dans cette perspective, le receveur d'un programme télévisé n'est pas seulement le décodeur d'un message, mais aussi un producteur de sens, cette conception des choses n'étant pas sans conséquence sur le plan méthodologique, avec l'adoption par l'auteur d'une méthode relevant d'une ethnographie des médias (*media-ethnography*) qui associe l'étude, au niveau macrosocial, des modalités de production et de diffusion de ce genre télévisuel particulier qu'est la *telenovela* à l'étude micro-sociologique des interactions entre médias visuels et vie quotidienne.

L'auteur met en œuvre la notion de « communautés interprétatives » qui forment autant de médiations incontournables entre les individus et le processus d'appropriation d'un bien culturel comme la *telenovela*. Parmi les éléments qui jouent un rôle central dans la construction de ces communautés interprétatives, il mentionne notamment ces communautés de voisinage (*neighbourhood cultures*) qui se développent dans les quartiers populaires situés à la périphérie des grandes villes et dont la cohésion est assurée en grande partie par les réseaux féminins.

Les relations étroites qu'entretiennent les médias – et en particulier la télévision – et le monde politique au Brésil sont ensuite mises en évidence. On apprend ainsi que le

développement de la télévision brésilienne a été étroitement associé à l'effort mené durant vingt ans (1964-1984) par le régime militaire pour unifier cet immense pays, créer une identité nationale et exercer un contrôle politique et idéologique sur le pays. L'instrument privilégié pour atteindre ces objectifs fut, d'un côté, la mise en place des infrastructures nécessaires à la diffusion des programmes télévisés à l'échelle nationale et, de l'autre, le développement d'une puissante industrie télévisuelle dominée par l'entreprise TV Globo, qui est devenue le plus grand producteur de fictions télévisées au monde.

Un chapitre entier est entièrement consacré à l'étude des *telenovelas* en tant que genre télévisuel spécifique qui plonge ses racines dans trois types de divertissement populaire répandus au Brésil : les récits oraux, le cordel (littérature populaire écrite/orale), le cirque. Par ailleurs, l'auteur met en évidence la filiation directe de la *telenovela* avec les *radio-novelas* et, de façon plus lointaine, avec le feuilleton littéraire du XIX^e siècle. En mettant l'accent sur le versant narratif des *telenovelas*, considérées avant tout comme des récits en images, l'auteur s'inscrit dans le fil d'une approche très répandue dans les sciences sociales, qui consiste à immobiliser cette folle du logis scientifique que constitue l'image dans la camisole de l'analyse structurale. Ainsi, dans ce cas, rien n'est dit sur l'usage de la photographie (notamment sous la forme du roman-photo) et du cinéma qui ont précédé la télévision et qui ont, en quelque sorte, préparé le terrain pour la réception des *telenovelas*. À la décharge de l'auteur, je précise qu'il s'agit là d'un vaste chantier encore largement en friche. Si cette analyse très classique m'a laissé sur ma faim, j'ai en revanche été fasciné par tout ce que l'auteur nous apprend sur les modalités de production des *telenovelas* et notamment sur le fait qu'elles sont construites dans le cadre d'un processus interactif entre les producteurs et le public qui en font des œuvres ouvertes (*open-works*). En effet, l'écriture d'une *telenovela* se fait simultanément à sa diffusion (au maximum, le scénariste a une vingtaine de chapitres d'avance), ce qui permet de modifier en cours de route le scénario initial en fonction de l'actualité sociale et politique et surtout des réactions du public qui sont mesurées, tant sur le plan quantitatif que qualitatif, par des instruments d'une sophistication extrême. Cette stratégie de communication a pour but d'augmenter la rentabilité déjà très élevée du pro-

duit en question, les profits étant réalisés au travers de la vente de spots publicitaires, de produits médiatiques dérivés (disques) ainsi que par la commercialisation des *telenovelas* à l'étranger.

Passant à l'énoncé des résultats de son enquête, l'auteur va décrire en détail le cadre de vie de ses treize informatrices privilégiées (âgées de 13 à 63 ans), qui ont en commun un ensemble de caractéristiques socioéconomiques : ce sont des migrantes de première ou deuxième génération en provenance de zones rurales, qui habitent dans des quartiers pauvres, vivent en couples et ont une passion pour les *telenovelas*. Toutes ces femmes partagent un certain nombre de valeurs (le sens de la responsabilité envers la famille étendue, un haut degré de loyauté envers les parents de sang, une solidarité développée entre femmes) et une aspiration à une vie meilleure (dont témoignent les soins apportés à leur apparence corporelle) qui expliquerait leur engouement pour des *telenovelas*, qui mettent en scène des personnages féminins qui leur sont culturellement proches.

On observe qu'en Afrique, les femmes constituent la majorité du public des *telenovelas*, mais que des hommes aussi s'y intéressent et surtout, on note la présence d'un grand nombre d'enfants et d'adolescents des deux sexes qui sont littéralement socialisés et éduqués devant les récepteurs de télévision par leurs mères, tantes, grands-mères et sœurs. C'est un aspect des choses qui n'est pas abordé par l'auteur, probablement en raison du biais méthodologique que constitue un échantillon restreint composé uniquement de femmes.

L'auteur se penche sur les usages sociaux de la télévision tels qu'ils apparaissent à travers les pratiques de ces treize informatrices. Par usages sociaux, il faut entendre la manière dont la localisation du récepteur de télévision, le flot des programmes et notamment des *telenovelas* vont structurer l'organisation de l'espace, du temps et des rapports sociaux dans le territoire domestique. Avec comme résultat qu'au Brésil comme au Sénégal, la consommation de programmes télévisés apparaît comme un élément central dans l'organisation du temps, dans la mesure où il impose une prise de conscience du flux temporel et une organisation rationnelle de ce dernier en même temps qu'il favorise le resserrement des liens au sein du groupe familial et des réseaux féminins.

L'auteur tente d'expliquer le succès des *telenovelas* auprès des femmes brésiliennes à partir d'une étude centrée sur une *telenovela* – il s'agit de *La Reine des ordures*, qui donne son titre à l'ouvrage. Les éléments clés sont, en premier lieu, l'histoire d'amour qui joue un rôle essentiel en tant que porte d'entrée émotionnelle dans le récit par le biais d'une identification très forte, mais aussi la famille (son évolution, ses conflits) qui est au centre des *telenovelas* comme elle est au centre de la vie des spectatrices, à la différence près que, dans les *telenovelas*, la fin est toujours heureuse. La mobilité sociale ascendante du principal personnage féminin est un thème récurrent dans les *telenovelas* qui offrent une vision particulière des rapports de classe selon laquelle les pauvres peuvent parvenir à s'élever dans la société en luttant activement, le prix à payer étant les humiliations que leur font subir les riches.

Au terme de son analyse, l'auteur avance que l'énorme succès des *telenovelas* auprès des femmes brésiliennes pauvres s'explique par la dichotomie existant entre la société très hiérarchisée dans laquelle elles vivent au quotidien et leurs aspirations individuelles à une vie meilleure. En permettant l'articulation des sentiments et des identités au moyen d'un investissement émotionnel important, les *telenovelas* font sens pour celles qui les regardent et les incitent à fabriquer du sens en stimulant le dialogue au sein du réseau social. Même si, dans certains cas exceptionnels (l'auteur en livre quelques exemples), les *telenovelas* ont pu être à l'origine de changements sociaux, elles favorisent plutôt le *statu quo* et l'intégration sociale que la remise en question de l'ordre social existant. Les résultats de cette analyse ne sont sans doute pas exportables tels quels dans d'autres contextes sociétaux et culturels. Ainsi, d'après les observations que j'ai pu faire au Sénégal, il apparaît que les *telenovelas* peuvent jouer un rôle de catalyseur discret du changement social, en ce sens qu'au terme d'un processus de déconstruction plus collectif qu'individuel, les femmes vont isoler certains éléments et s'en servir pour faire bouger les relations avec leurs proches, et notamment les hommes.

Dans tous les cas, je ne peux que me joindre à l'appel pressant que lance l'auteur au terme de son ouvrage pour que fleurissent les études ethnographiques sur les usages sociaux des *telenovelas* à travers le monde. J'ajouterai, à partir de mon expérience personnelle, qu'il

s'agit là d'une excellente porte d'entrée pour étudier l'impact culturel de la mondialisation. Chercheur(e)s, à vos plumes, je veux dire à vos écrans (de télévision)!

Jean-François Werner

FEMMES D'AFRIQUE

Mireille LECARME-FRASSY
Marchandes dakaroises entre maison et marché. Approche anthropologique
 Paris, L'Harmattan, 2001, 267 p.

Jeanne-Françoise VINCENT
Femmes Beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun
 Préfaces de Françoise Héritier et de Denise Paulme
 Paris, Karthala, 2001, 242 p.

Selon Mireille Lecarme-Frassy, jusqu'en 1960, les Africaines n'étaient évoquées, par les hommes et les femmes ethnologues, que dans l'étude des systèmes de parenté comme objets d'échange permettant la reproduction des groupes sociaux, le statut d'informatrice leur étant dénié. Denise Paulme a rompu en 1960 avec cette tradition en se centrant sur la condition féminine. Douze ans plus tard, Colette Le Cour Grandmaison a développé l'existence, chez les Lébous de Dakar, de deux sous-cultures, l'une masculine, l'autre féminine, qui permet aux femmes de déjouer les règles de la domination masculine. Sa problématique est celle des statuts et des rôles sociaux issus de la théorie fonctionnaliste américaine. Ces deux auteurs ont contribué à développer une image d'une femme africaine autonome financièrement, disposant de ses ressources sans contrôle masculin et exerçant un pouvoir économique, rejetant la référence au modèle occidental de libération féminine. Depuis les années soixante-dix, les recherches féministes ont mené une réflexion sur la notion de rapport social, distinct de la différence biologique entre les sexes, et ont émis l'hypothèse de systèmes de genre variables selon les sociétés. Les livres cités vont permettre de préciser ce cheminement. S'ils portent sur les femmes de deux sociétés africaines fort différentes, il n'en est pas moins intéressant de comparer leurs méthodes et leurs problématiques.

Jeanne-Françoise Vincent s'interroge sur les transformations qu'ont connues les Beti, qui